



PIERRE-LUC
BARIL

MONTREAL HANTÉ

LA MÉMOIRE MACABRE
D'UNE CITÉ VICTORIENNE

v**l**b éditeur

PIERRE-LUC BARIL

MONTREAL
HANTÉ

LA MÉMOIRE MACABRE
D'UNE CITÉ VICTORIENNE

Préface de Donovan King

v**l**b éditeur



Introduction

Le siècle de Victoria

Angleterre, 20 juin 1837. À l'aube, un fiacre entre dans Londres. La voiture lancée à vive allure traverse les faubourgs sans s'arrêter ni même ralentir. À cette heure, les rues sont désertes. Le soleil commence à peine à mordorer l'horizon de la cité lorsque la voiture traverse le portail et s'engage sur l'allée menant au palais de Kensington. Acheté au comte de Nottingham en 1689 par Guillaume III, l'édifice a connu des agrandissements successifs au fil des siècles, et ses jardins ont longtemps compté parmi les plus beaux bijoux ornant les propriétés royales. À l'époque où le véhicule s'arrête devant l'entrée principale, le palais n'accueille plus le cercle restreint de la famille royale, mais plutôt quelques membres éloignés, comme la belle-sœur du souverain.

Deux passagers descendent : deux hommes dont les traits sont affaiblis par l'absence de sommeil. Le premier est William Howley, archevêque de Canterbury. Septuagénaire à l'air grave, il compte parmi les ecclésiastiques

les plus importants de l'Église anglicane. Francis Nathaniel Conyngham, lord chambellan du conseil privé de Sa Majesté, l'accompagne. Son visage est marqué par une grande préoccupation. En sa qualité de premier fonctionnaire du royaume, Conyngham sait très bien à quoi il doit s'attendre dans les prochains jours. Son esprit prépare les consignes à mettre en branle dans les heures à venir.

Les deux dignitaires entrent dans le hall du palais où ils sont rejoints par Marie-Louise-Victoire de Saxe-Cobourg-Saalfeld, duchesse de Kent et de Strathearn. À cinquante et un ans, cette veuve est encore admirée pour ses charmes. Ce cadeau de la nature n'arrive cependant pas à éclipser des traits moins louables... on la prétend sévère comme une matrone et guidée par l'ambition. En vérité, elle est consciente d'avoir doté sa maison d'un atout redoutable : sa fille unique, Victoria.

Les deux hommes la saluent solennellement. En se redressant, l'archevêque Howley note un détail : la duchesse est déjà parée de ses habits de jour. Elle s'attendait manifestement à les recevoir à cette heure importune.

— Lady Kent, lance Lord Conyngham en s'avançant, nous aimerions voir votre fille.

La duchesse peine à contenir sa satisfaction.

— Veuillez me suivre, milords.

Devancés comme il se doit par un valet, ils s'enfoncent tous les trois dans le dédale de couloirs, jusqu'à un salon où l'archevêque et le lord chambellan sont laissés à eux-mêmes. La duchesse de Kent fait ensuite

son retour en compagnie d'une jeune fille. La chevelure brune, le regard clair, elle apparaît d'abord menue, enveloppée dans sa robe de chambre. La duchesse de Kent congédie alors tous les domestiques avant de quitter elle-même la pièce, laissant sa fille seule en présence de l'ecclésiastique et de l'aristocrate.

Aussitôt la porte refermée, les deux hommes mettent un genou à terre. Lord Conyngham est le premier à briser le silence :

— Madame, votre oncle, Sa Majesté Guillaume IV, a rendu son âme à Dieu au milieu de la nuit. Vous êtes désormais reine.

Dans le matin grisâtre de Londres, tout juste âgée de dix-huit ans, Alexandrina Victoria de Kent devient Victoria, reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, une des nations les plus puissantes de son temps.

Une nouvelle reine, une nouvelle ère

Victoria est une reine improbable. Au moment de sa naissance en 1819, elle occupe le cinquième rang dans l'ordre de succession royal. À l'époque, le roi Georges III – son grand-père – a quatre enfants susceptibles d'hériter de la couronne : Georges, Frédéric, Guillaume et Édouard-Auguste. Le père de Victoria, Édouard-Auguste, n'a jamais été souverain, puisque tout comme son oncle Frédéric, il est décédé alors que Georges IV siégeait encore sur le trône. Mais voilà que celui-ci s'éteint en 1837 après dix ans de règne, cédant sa place à Guillaume IV, le dernier oncle vivant de Victoria. Comme il

n'a pas d'héritier, la couronne revient à une jeune fille dont le nom viendra bientôt à désigner – comme celui d'Elisabeth I^{re} –, une époque tout entière.

Victoria ne le sait pas au moment de s'asseoir sur le trône, mais son règne comptera parmi les plus longs de la monarchie anglaise. Dans les faits, il sera supplanté seulement le 9 septembre 2015 par celui de la reine Elisabeth II. Les soixante-trois ans passés par Victoria à la tête de l'Empire suffisent sans doute à expliquer pourquoi on désigne encore cette époque comme « l'ère victorienne ». Au-delà de sa durée exceptionnelle, ce règne se distingue également à travers d'autres aspects, parmi lesquels la révolution industrielle n'est certes pas le moindre. Tout au long du XIX^e siècle, ce n'est pas seulement la société britannique qui change de visage : en l'espace de quelques décennies, le monde traverse de profonds bouleversements.

Les techniques et les sciences connaissent alors un développement important. Tandis qu'au début du XIX^e siècle, on apprivoise lentement la machine à vapeur, au tournant du XX^e siècle, l'électricité bouleverse rapidement les habitudes de vie. La maîtrise de ces nouvelles formes d'énergie entraîne à sa suite une transformation économique majeure, annonçant le triomphe prochain du capitalisme. La classe ouvrière fait son apparition dans les grands centres où les usines et les manufactures se multiplient. C'est l'avènement du libre-échange, dont la dynamique concurrentielle transforme le cadre de l'activité économique. Conséquence de cette industrialisation

INTRODUCTION

et de cette production effrénée, l'Angleterre devient l'«atelier du monde¹».



La reine Victoria, copie réalisée en 1886,
Musée McCord Stewart.

1. Fabrice Bensimon, «L'«atelier du monde» (1815-1875)», dans Stéphane Lebecq (dir.), *Histoire des îles Britanniques*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 615-620.

Grâce à son empire colonial, Londres peut compter sur un approvisionnement constant en matières premières de toutes sortes. Celles-ci servent à fabriquer des biens, qui sont à leur tour vendus dans les colonies. Cette organisation économique n'est pas sans conséquence. Pour maintenir son contrôle sur ces ressources étrangères, l'Angleterre doit assurer une mainmise sur le territoire et, pour y arriver, elle n'hésite pas à employer la force. Ainsi, malgré l'abolition progressive de l'esclavage dans la première moitié du siècle – pour des raisons essentiellement économiques –, le colonialisme s'érige rapidement en système d'une rare violence pour les populations locales. Cette dynamique ne tarde pas à faire naître des foyers de résistance au sein de l'Empire. En Inde, la révolte des cipayes en 1857 témoigne de la volonté des populations colonisées de s'affranchir de l'oppression britannique.

Mais je l'ai déjà dit : les forces sont inégales, puisque la puissance de Londres s'appuie sur toute une série d'avancées techniques développées sous le règne de Victoria. Déjà dotée de longue date d'une importante flotte marchande et militaire, l'Angleterre remplace ses vaisseaux à voiles par des engins à vapeur, plus fiables et plus performants. Sur terre, la locomotive pave la voie au déploiement d'un vaste réseau ferroviaire qui s'étend progressivement sur l'ensemble des territoires britanniques. Cette accélération s'accompagne également d'une révolution dans le domaine des communications, puisque le télégraphe puis le

téléphone vont bientôt permettre à différentes régions du monde d'échanger avec une facilité jusque-là inédite.

L'époque victorienne se distingue également sur le plan culturel. La respectabilité, la discipline et la modération font partie des valeurs promues, au même titre que la retenue et la pudeur. Comme il arrive quelquefois que les moins privilégiés échappent à leur classe sociale, la figure de l'entrepreneur commence à s'imposer : l'idée qu'un individu peut s'élever dans la hiérarchie sociale par son labeur et sa discipline s'inscrit progressivement dans les mentalités². La bourgeoisie gagne en force tandis que la classe moyenne fait son apparition. À vrai dire, seule la classe ouvrière connaît une détérioration significative de ses conditions d'existence, au moment où celle-ci déserte massivement les campagnes pour s'installer en ville, où l'attendent des salaires peu élevés, des logements insalubres et une mortalité élevée. En réponse à ces maux, le gouvernement instaure quelques timides mesures sociales en faisant construire davantage d'asiles, d'orphelinats, mais aussi de *workhouses* – une sorte d'hospice où les pensionnaires doivent affronter des conditions de travail pénibles en échange d'une maigre assistance sociale. Cela dit, l'éducation et l'alphabétisation connaissent une progression constante, au grand bonheur des journaux, dont la distribution de masse

2. Fabrice Bensimon, « Société, culture et religion au XIX^e siècle », dans Stéphane Lebecq (dir.), *Histoire des îles Britanniques, op. cit.*, p. 662.

permet d'informer et de divertir la population à partir du milieu du siècle³.

Il n'est jamais aisé de résumer en seulement quelques lignes les mutations sociales survenues au cours d'un siècle. Pour l'époque victorienne, une telle entreprise s'avère particulièrement difficile et nous oblige à emprunter plusieurs raccourcis. Ce portrait rapide constitue cependant déjà un bon point de départ pour réfléchir à la question suivante : que reste-t-il de l'époque victorienne ? Curieusement, cette effervescence s'inscrit aujourd'hui dans un imaginaire dont les principaux symboles sont loin de correspondre aux éléments historiques soulignés précédemment.

Quand on pense à l'Angleterre victorienne, les éléments du décor sont souvent inquiétants, malgré la présence ponctuelle d'un *Oliver Twist*, personnage échappant à la misère de son temps. Il nous vient à l'esprit les ruelles sombres de Londres, où les becs de gaz forment des îlots salutaires dans une mer ténébreuse. Dans les venelles encrassées de Whitechapel, les pauvres, les imprudents et les débauchés évoluent parmi les ombres. On cherche un abri dès la fin du jour, car il ne fait pas bon vagabonder dehors dans la vieille capitale,

3. « C'est la grande époque des magazines à un penny (*penny magazines*), qui vendent un total cumulé de plusieurs millions d'exemplaires par mois. » Voir Fabrice Bensimon, « La culture populaire au Royaume-Uni, 1800-1914 », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 5, n° 48-4bis, 2001, p. 82.

où rôdent l'Éventreur et Dracula. Le duo formé par le Dr Jekyll et M. Hyde illustre merveilleusement ce contraste très marqué entre la sécurité du jour, où une foule bien-pensante circule de manière ordonnée, et les créatures dangereuses de la nuit, qui hantent les recoins les plus malfamés. Dans les quartiers fortunés, loin des prolétaires et des taudis, les nantis ont tiré les rideaux et allumé les chandelles. Autour des tables, les séances de spiritisme vont bon train ; dans l'attente d'un signe de l'au-delà, on supplie nos trépassés les plus chers de nous transmettre un message. De leur côté, Byron, Shelley et Keats travaillent à leur grand œuvre, cloîtrés dans leur chambre ; on inhale de l'opium et abuse de l'absinthe.

Malgré l'engouement éprouvé à l'égard de cet imaginaire, et peut-être à cause de lui, ce passé caractérisé par le crime, les excès de toutes sortes et une pauvreté omniprésente est largement fantasmé. Dans les dernières décennies, un néologisme s'est imposé pour caractériser ce phénomène : le néovictorianisme. Le terme renvoie aussi bien aux œuvres de fiction qui revisitent l'époque de différentes manières (depuis la vogue des romans *steampunk* jusqu'aux récentes productions cinématographiques) qu'à l'étude scientifique de la perception contemporaine de la période⁴.

Ce qui est bien certain, c'est que le grand public témoigne d'un intérêt considérable envers l'époque victorienne, réelle ou imaginaire. Il est donc pertinent

4. Jessica Cox, « Neo-Victorianism », *Victorian literature*, 24 avril 2012.

d'interroger les fondements qui sous-tendent nos représentations actuelles de cette période, et d'en revisiter certains moments. Mais avant de nous lancer dans un tel chantier, une question demeure en suspens : faut-il être anglais pour être victorien ?

Montréal, cité victorienne

Le 22 janvier 1901, Victoria s'éteint dans la résidence royale d'Osborne House, sur l'île de Wight. Au moment de sa mort, elle n'est pas seulement reine de Grande-Bretagne et d'Irlande. Elle porte également les titres de reine du Canada, d'impératrice des Indes et de reine d'Australie. Pour cause, au début du xx^e siècle, l'Empire britannique – sur lequel, dit-on, le soleil ne se couche jamais – s'étend sur près de trente-quatre millions de kilomètres carrés.

Sa culture est disséminée un peu partout, jusqu'aux endroits les plus éloignés de Westminster. À travers ses innombrables colonies et autres dominions, les grands centres urbains subissent plus fortement l'influence de Londres, en raison du rôle névralgique qu'occupent ces cités au sein de l'Empire. Sous le règne de Victoria, Montréal est la ville la plus importante du Canada. Les grands projets qui voient le jour à cette période, comme le canal de Lachine, l'Université McGill et le parc du Mont-Royal, témoignent de la prospérité urbaine durant cette période.

Précisons qu'une grande partie de l'immigration mont-réalaïse de l'époque provient alors des îles Britanniques.

INTRODUCTION

Au gré de vagues migratoires successives, des Anglais, des Écossais, des Gallois et des Irlandais côtoient de plus en plus la majorité canadienne-française. Les communautés anglophones sont toutefois elles-mêmes hétéroclites, regroupant des réalités extrêmement différentes. Pour la bourgeoisie d'Écosse et d'Angleterre, Montréal est un endroit parfait pour faire commerce, mais il n'en va pas de même pour la paysannerie irlandaise, qui voit surtout dans cette ville une terre d'exil, à un moment douloureux de son histoire. Cela dit, ces différents sujets de la couronne ont un point commun : en traversant l'Atlantique, ils apportent dans leurs bagages les modes et les idées alors en vogue dans l'archipel britannique, sans abandonner pour autant leur identité régionale. Ainsi, les résidences cossues du Mille carré doré, bastion de l'élite montréalaise, arborent des noms à consonance écossaise, tels que «Ravenscrag» ou «Braehead». Les traditions anglaises survivent également à travers l'essaimage de nombreux clubs privés, comme l'Engineer Club ou encore le Saint James⁵. Les notables s'y rassemblent pour discuter affaires, ou pour resserrer simplement leurs rapports avec la communauté anglophone. La célébration de l'identité irlandaise donne lieu, dès 1824, au défilé de la Saint-Patrick, un événement annuel, lequel s'inscrit par la suite durablement dans le calendrier montréalais. Ce métissage culturel aura une influence indéniable sur le développement de la ville.

5. Charles Bourget, «Les clubs privés», *Continuité*, n° 52, 1992, p. 19-26.

MONTRÉAL HANTÉ



Le Square Victoria depuis la rue McGill, Alexander Henderson, vers 1874, Musée McCord Stewart.

Ce mélange des populations témoigne également de l'intégration de Montréal au sein de l'Empire britannique, dont les colonies sont dispersées un peu partout dans le monde. Une grande partie du commerce est orienté vers la Grande-Bretagne, tandis que les modes londoniennes se manifestent dans les vêtements et les arts. L'aménagement urbain lui-même laisse transparaître le pouvoir anglais, comme en témoignent la construction de la colonne Nelson et l'aménagement

du square Victoria. Montréal peut-elle être considérée comme une cité victorienne ? Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la réponse à cette question devait sembler évidente à sa population, techniquement composée de sujets de Sa Majesté britannique. La culture victorienne avait effectivement imprégné l'architecture de la ville, ses institutions sociales, son commerce et sa bourgeoisie.

Cette métropole en devenir attire alors toutes sortes de personnalités. Si l'actrice française Sarah Bernhardt vient fouler les planches des théâtres montréalais à de nombreuses reprises, ses visiteurs illustres y font habituellement des séjours plus discrets. Le philosophe Henry David Thoreau compte au nombre des touristes, tout comme les écrivains Charles Dickens, Arthur Conan Doyle et Mark Twain. C'est d'ailleurs à ce dernier que l'on attribue souvent la paternité du surnom de Montréal, communément appelée la ville « aux cent clochers », ou encore « aux mille clochers ». L'on s'étonnera peut-être d'apprendre que cet écrivain américain n'a en réalité jamais employé cette expression telle quelle, même si le surnom vient effectivement d'un de ses discours, prononcé à l'occasion d'un banquet en 1881, où il put évoquer ses impressions sur le Québec⁶. Surpris par le grand nombre de bâtiments religieux qu'il trouve à Montréal, le créateur de Tom Sawyer souligne une des spécificités architecturales de ce grand centre urbain

6. Karim Benessaïeh, « Mark Twain et “la ville aux 100 clochers” », *La Presse*, 5 février 2011.

lorsqu'il déclare : « C'est bien la première fois que je m'arrête dans une ville où l'on ne peut lancer une pierre sans risquer de briser un carreau d'église⁷. » Un siècle et demi plus tard, l'usage de ce surnom demeure toujours actuel, puisque Montréal compte encore plus de deux cents églises sur son territoire.

Cet héritage témoigne incontestablement de l'importance de la foi dans l'histoire de la ville. Où que vous vous trouviez, les clochers se dressent dans le paysage comme autant de sentinelles au service de Dieu, ce qui rend compte de l'influence exercée à l'époque, notamment, par les institutions catholiques et protestantes sur la population.

Si la religion offre un cadre à l'existence, ses rituels servent également à apprivoiser le trépas, phénomène terrifiant, auquel personne n'échappe. Mais tous n'ont pas la même relation avec la Faucheuse : il y a ceux qui partent, et il y a ceux qui restent. Et paradoxalement, à bien y réfléchir, la mort concerne sans doute *davantage* les vivants que les défunts. Le dicton stoïcien ne stipule-t-il pas que « vivre, c'est apprendre à mourir » ? Comment accepter l'idée de notre fin ? Comment peut-on survivre au départ d'un être cher ? Les disparus peuvent-ils entrer en communication avec les vivants ? Si chaque époque développe une relation bien particulière avec cette étape

7. « Mark Twain in Montreal », *The New York Times*, 10 décembre 1881 : « This is the first time I was ever in a city where you couldn't throw a brick without breaking a church window » [traduction libre].

INTRODUCTION

incontournable de l'aventure humaine, celle entretenue par la population de Montréal à l'époque victorienne m'apparaît particulièrement intéressante.

À l'origine, ce livre racontait surtout des histoires de fantômes. La ville est dotée d'un folklore composé d'âmes en peine et autres spectres, pour le plus grand bonheur des amateurs du genre, et j'ai voulu rendre compte à la fois de la taille et de la richesse de ce panthéon fantomatique. Mes recherches sur le sujet m'ont donné l'impression que tous les recoins de la ville, ou peu s'en faut, étaient susceptibles d'abriter un esprit – souvent inoffensif, parfois retors. Mais tandis que je réunissais des témoignages et des documents d'archives, j'ai fini par me poser des questions auxquelles je n'avais pas encore réfléchi. Au bout du compte, que racontent les légendes pleines de spectres incapables de trouver le repos? Et si, au fond, tout ce folklore était né d'un besoin d'exorciser les souffrances du quotidien, de passer par-dessus les moments les plus tragiques de notre existence? Ce livre est né de cette interrogation. En replongeant dans l'histoire de la ville, j'ai voulu jeter un éclairage sur la relation qu'entretenait la population de Montréal avec la mort.

Il s'agit d'un sujet vaste, et je n'ai pas la prétention de l'explorer de façon exhaustive. Je me propose plutôt d'ouvrir une brèche au-delà des fantasmes et des légendes pour explorer un passé sans doute plus méconnu que nous ne le pensons. De l'anecdote au fait divers, en passant par la biographie et le récit événementiel, plusieurs

genres s’y côtoient, pour un résultat aussi surprenant que son sujet. Pour réaliser cet ouvrage, je me suis appuyé sur le travail de Donovan King, dont le blogue *Montréal hanté* documente les histoires de fantômes de la ville. Ses articles m’ont fait découvrir l’essentiel des sujets traités dans ces pages, me permettant ainsi d’orienter ma recherche et d’étoffer mon propos.

Une aventure victorienne

Revisiter l’héritage victorien de Montréal, c’est faire face à un passé tantôt triste, parfois macabre, très souvent fascinant. Les tragédies se succèdent dans une ville où les exécutions publiques ont encore lieu de même que la violente répression des grèves ouvrières. Parfois, moins d’une décennie s’écoule entre deux épidémies, que ce soit le choléra, le typhus ou la variole, faisant place à de terribles scènes d’agonie. Dans ce contexte, la pratique de la résurrection et de la photographie post-mortem témoigne d’un rapport très particulier avec la mort et les défunts. Le paysage urbain comporte quelques touches architecturales néogothiques, à l’instar des cimetières perchés sur le mont Royal ou encore de la mystérieuse tour de Trafalgar. La mort se retrouve parfois à des endroits inattendus, comme dans les galeries du Musée Redpath ou les expositions autrement plus inquiétantes du défunt musée Eden. Dans ce décor éclairé aux becs de gaz, on ne s’étonnera pas de croiser les spectres de Simon McTavish et Mary Gallagher. Les fantômes ne sont pas les seuls à obtenir difficilement le repos, comme

INTRODUCTION

le révèle la triste affaire Guibord. Au milieu de ce théâtre déjà bien sombre, le D^r Cream est certainement l'un des personnages les plus odieux de la ville à l'époque où celle-ci appartient à l'empire de la reine Victoria.



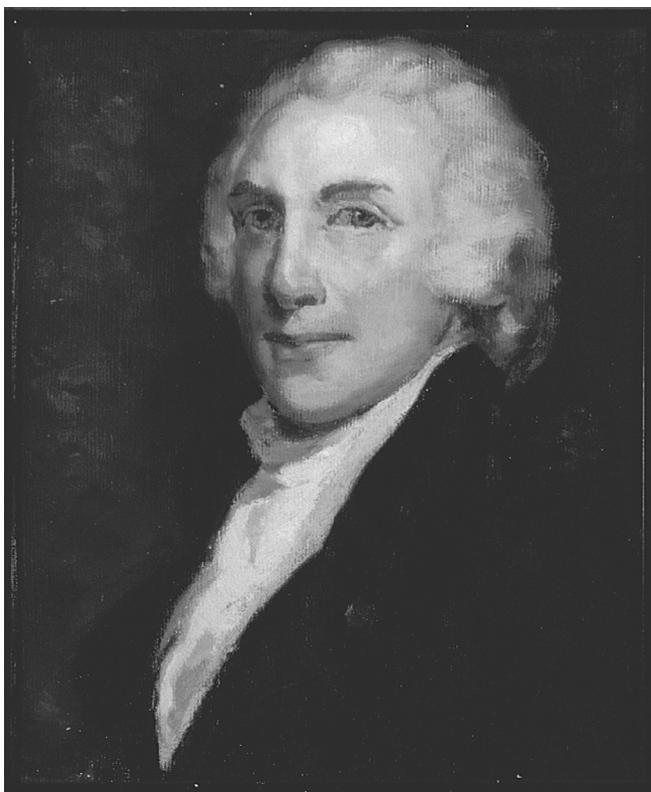
I

McTavish, fantôme montréalais

Simon McTavish occupe une place de choix dans le panthéon surnaturel de Montréal. Homme plus grand que nature, il a marqué l'histoire de la ville¹. Né en Écosse au milieu du XVIII^e siècle, il a grandi au sein d'une famille humble. En 1764, il traverse l'Atlantique pour tenter sa chance à New York, où il entre au service d'un marchand. Très tôt, il se lance en affaires à son propre compte. C'est vers 1772 qu'il entame le commerce qui fera sa renommée : la traite des fourrures. En peu de temps, ses investissements habiles lui valent une place d'actionnaire dans la très influente Compagnie du Nord-Ouest.

1. Les éléments biographiques concernant Simon McTavish sont tirés de l'article à son sujet rédigé par Fernand Ouellet dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, en ligne. J'ai découvert la légende de Simon McTavish sur le blogue de Donovan King, *Montréal hanté*, qui détaille plusieurs aspects de sa vie dans les articles « Nips Daimon », publié le 13 décembre 2023, et « Les voleurs de corps à Montréal », datant du 13 octobre 2019.

MONTRÉAL HANTÉ



Portrait posthume de Simon McTavish, Donald Riching Hill,
Musée McCord Stewart.

En 1776, il anticipe les transformations à venir dans ce secteur, en prévoyant notamment les difficultés que rencontreront les marchands sur le territoire dominé par les Treize colonies lorsqu'ils chercheront à se procurer le matériel nécessaire à la traite. Adopté deux ans plus tôt, l'Acte de Québec vise entre autres à assurer la loyauté

de la population francophone de la province, ce qui vient aggraver les tensions déjà présentes entre les futurs colons américains et la monarchie britannique. Celles-ci parviendront à un point culminant au moment de la guerre d'indépendance.

Dans un tel contexte, Simon McTavish juge plus avisé de déplacer ses activités vers Montréal. Ce déménagement marque un nouveau chapitre dans sa carrière d'homme d'affaires. Il n'hésite pas à conclure des ententes avec certains des plus grands barons de la fourrure de son époque, tels que les frères Frobisher ou encore James McGill. En l'espace de quelques décennies, McTavish accumule l'une des plus grandes fortunes du Bas-Canada. En dépit de sa contribution limitée aux affaires publiques, il devient une figure aisément reconnaissable dans la communauté. Son élégance et sa fine intelligence lui valent d'être surnommé « le Marquis » par ses compatriotes.

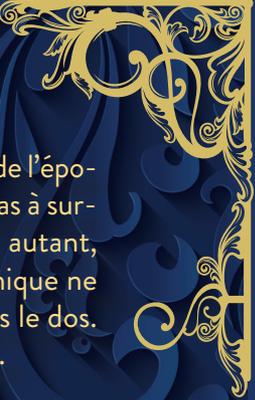
En 1793, il épouse Marie-Marguerite Chaboillez, une Canadienne française de dix-huit ans, elle-même fille d'un commerçant de fourrures. Le couple donnera naissance à quatre enfants au destin funeste : tous trépasseront avant d'avoir trente ans. Moins d'une décennie après son mariage, McTavish fait construire une résidence fastueuse, témoignant de sa richesse et de son influence. Fidèle à lui-même, le « Marquis » choisit pour sa demeure les meilleurs matériaux disponibles, dont l'emblématique calcaire gris de Montréal fait notamment partie. En érigeant le manoir McTavish, il cherche

cependant à recréer en Amérique du Nord les résidences baroniales typiques des Highlands écossais.

En juin 1804, l'essentiel du travail est achevé. Il ne reste plus qu'à faire venir des menuisiers et des vitriers pour installer portes et fenêtres. Passionné par cette entreprise d'envergure, McTavish supervise constamment les travaux. Pour ce faire, il fait construire un modeste pavillon à proximité du chantier, où il peut garder un œil sur leur avancement. La protection conférée par cet abri s'avère toutefois insuffisante : par un après-midi pluvieux, il attrape un rhume. En peu de temps, la maladie se transforme en pneumonie. Le 6 juillet 1804, Simon McTavish, baron de la fourrure et richissime homme d'affaires, décède des suites de cette maladie.

Ses funérailles se déroulent au pied du manoir inachevé. Derrière le jardin, on dépose son cercueil dans un mausolée, construit à cet effet. En hommage au défunt, ses neveux – dont il avait généreusement financé les études – font également ériger une haute colonne de pierre à sa mémoire.

Comme cela se produit souvent avec les grandes fortunes, la succession de McTavish s'avère complexe, riche en rebondissements et en intrigues de toutes sortes, mais aussi pleine de tracasseries pour ses héritiers. En fin de compte, le projet de Simon McTavish ne sera jamais achevé. Sa veuve se remarie avec William Smith Plenderleath, un jeune soldat britannique, avant de déménager en Angleterre.



Quand on évoque les aspects inquiétants de l'époque victorienne, Jack l'Éventreur ne tarde pas à surgir d'une sombre ruelle londonienne. Pour autant, les autres grandes villes de l'empire britannique ne manquaient pas non plus de faire froid dans le dos. À ce titre, Montréal ne laissait pas sa place.

À quoi ressemblait la métropole du Canada au temps des épidémies de typhus et de choléra, quand les étudiants de McGill déterraient des dépouilles sur le mont Royal pour fournir la faculté de médecine? Quelle idée ses habitants se faisaient-ils du divertissement, alors que la momie du pauvre géant Beau-pré les invitait à visiter une « chambre aux horreurs », boulevard Saint-Laurent? Mais surtout, comment arrivaient-ils à dormir dans la ville où Mary Gallagher avait été trouvée décapitée chez elle?



En une série de tableaux aussi troublants que captivants, *Montréal hanté* fait voir à quel point, dans une ère pourtant marquée par le progrès, la mort – naturelle ou pas – était présente dans la ville aux cent clochers.

Originaire de Saint-Tite, Pierre-Luc Baril a publié deux ouvrages sur le folklore de sa région natale: *Légendes Mékinacoises* et *Mékinac, terre de légendes* (Éditions GID, 2018 et 2020).

